

commencé. Nous serons obligés de conjecturer tant que nous aurons des découvertes à faire; et nous conjecturerons avec d'autant plus de sagacité que nous aurons fait plus de découvertes. Le plus faible degré de conjecture est celui qui n'a pour objet que de raison pour assurer une chose, ou l'assurer uniquement parce qu'on ne voit pas pourquoi elle ne serait pas. Les conjectures de second degré sont celles où, de plusieurs moyens dont une chose peut être produite, on préfère celui qu'on imagine le plus simple, sur cette supposition que la nature agit par les moyens les plus simples. La règle, en matière de conjectures, est de n'en pas faire qui soient de nature à ne pouvoir jamais être confirmées ni détruites. L'analogie est comme une chaîne, qui s'étend depuis les conjectures jusqu'à l'évidence; tous les raisonnements qu'on fait par analogie n'ont pas la même force: le plus fort, est celui qui fait juger du rapport qui doit être entre les effets par celui qui est entre les causes, ou du rapport qui est entre les causes par celui qui est entre les effets. L'analogie, qui consiste sur le rapport des ressemblances ou sur le rapport du moyen à la fin, a moins de force.

Dans la cinquième et dernier livre, l'auteur expose comment, par le concours des conjectures et de l'analogie avec l'évidence de fait et l'évidence de raison, on a découvert le mouvement de la terre, sa figure, son orbite, etc.

Art d'être heureux, ouvrage de philosophie pratique, par M. Droz. Ce livre offre de l'analogie avec le *Bonhomme Richard*, de Franklin; ses préceptes à la métaphysique spéculative sont peut-être moins élevés, mais son caractère est plus spirituel. Droz a écrit pour une nation généreuse, qui recherche avant tout la noblesse du sentiment; et Franklin s'est adressé à un peuple industrieux et positif, qui apprécie, balancé, et mesure le temps. L'*Essai sur l'Art d'être heureux*, déjà mis en pratique par la sagesse de l'auteur, parut en 1806 (plusieurs fois réimprimé et traduit) dans un format petit, se produisant au milieu d'une telle de nos guerres de l'Empire, à une époque où chaque année plus de cent mille jeunes hommes, *nés pour être heureux*, venaient leurs jours moissonnés sur les champs de batailles, était une singulière antithèse. L'honnête M. Droz fit à ses contemporains l'effet d'un auteur philosophe écrivant sérieusement, sous le règne du tyran Phalaris, un livre intitulé *Ars bene moriendi*.

On releva l'inopportunité de ces leçons à *contre-sens*, et Droz eut à se défendre contre une accusation de scepticisme blessant. Son but était évidemment de se placer au-dessus de la faiblesse humaine, et la raison accepte, au nom du progrès général et de la dignité personnelle, cette noble entreprise. M. Sainte-Beuve a dit du livre de Droz: « C'est un aven, c'est une confiance, c'est l'harmonieuse et suave effusion d'une âme sage, d'une âme tranquille, élevée, animée d'un zèle pur, qui a le temps pour elle-même et le zèle pour les autres, et qui voudrait le communiquer aux hommes. » Quelle est sa démonstration?... Celle de tous les moralistes, de Socrate et d'Héraclite. Il nous converse sur quelques vérités de l'ordre individuel et de l'ordre social; les esprits revenus des folies et des mécomptes de la vie; il voulait surtout les insinuer à la jeunesse, ouverte aux épanchements du cœur; il voulait encore inspirer aux misanthropes amoureux un idéalisme et un idéalisme supérieur, constante, dont la justification est faite par les quelques hommes bons et sages qui se trouvent encore au milieu des égoïstes, des incrédules et des méchants. A l'égard de l'écriture: « Tout homme qui est arrivé à quarante ans et qui n'est pas misanthrope, n'a pas aimé les hommes, » il répond: « Il n'y a jamais de parfait misanthrope; vous croyez être, et votre vivacité vous démentit. A son insu, l'homme de bien qui avait écrit un traité sur le bonheur, accessible même à la valetaille, appuyait ses préceptes d'un exemple personnel. La mort était à ses yeux un événement heureux, puisqu'il était conforme à la nature. La philosophie préconisée par Droz, c'est le *gouvernement de soi-même*. L'arbre produira des fruits d'autant plus beaux que le jardinier l'émondera de toutes les branches parasites; de toutes les végétations superflues. Modérer ses desirs, régler ses goûts, se rendre maître de ses passions, telle est la méthode à suivre. C'est par la réflexion, par l'exercice de ses facultés morales que l'homme, appuyé sur la tradition, que les maximes apparentes de la vie, saura devenir sa noble destinée et goûter le calme que donne une conscience pure. En un mot, la morale de l'auteur adopte l'âme humaine telle que la produite le soleil; elle crée, mais elle règle ses mouvements, modère ses desirs, épure ses affections, adoucit ses misères et, comme consolation suprême à des maux inévitables, lui donne les espérances religieuses.

Il est inutile d'ajouter que cette morale sentimentale d'un homme de bien, petit traité d'hygiène morale, fort inoffensif, d'ailleurs, ne résout nullement le problème insoluble du bonheur. M. Sainte-Beuve, qui nous cite encore, dit avec raison: « Les hommes, sur ce fait qui les touche de si près, sont plus belles qu'on ne le pense: être heureux ou malheureux, chacun veut l'être à sa manière. Pour régler ainsi ses desirs, il faut déjà les avoir très-temperés. Ceux qui les ont ardens,

s'impatentent bien plutôt et s'irritent de ces conseils d'une douce sagesse... Demandez donc au poète qui a dit que la vie coule à flots de pourpre dans ses veines, de se plaire à la réalité et à la modération, comme on ferait des flots de lait ou de miel. Il y a, au cap de Bonne-Espérance, un oiseau gigantesque, l'albatros, qui, dès que la tourmente soulève l'Océan, n'a de bonheur que de se balancer sur la vague immense... On peut ajouter, on doit même ajouter, avec l'idéal du sage d'Epicure, d'Héraclite et des anciens philosophes, que la question est envisagée par Droz sous un point de vue peu étroit: toute philosophie qui n'a pour objet que la culture du bonheur individuel, n'est que la science de l'égoïsme. Le bonheur, tel qu'il nous est permis de le concevoir, ne peut être, dans les espérances de la philosophie moderne, un bien particulier, une propriété tenant à la personne et limitée à la sphère étroite de l'individu, mais le patrimoine commun du genre humain, et le fruit de notre intelligence et de notre activité.

Ce n'est donc point l'art d'être heureux que le sage doit rechercher, mais l'art de rendre les hommes heureux. L'art d'être heureux est un fruit qu'il ne faut pas savourer dans la solitude: on ne peut le goûter qu'au milieu d'une sainte communion. Il ressemble à la figure partagée qui fait le sujet de la fable orientale: *Le fruit ne vaut pas la moitié*; car, ainsi que l'a dit un poète français.

Notre bonheur, comme la flamme,
S'éteint en se communiquant.

IV. — ARTS POÉTIQUES.

Art poétique d'Héraclite. Ce titre, que ne lui a pas donné l'auteur, et qui n'était pas même dans sa pensée, a trompé beaucoup de critiques, qui sont partis de là pour adresser à Horace des reproches immérités, sous prétexte que son poétique était plebeu. Horace a intitulé cette composition *Épître aux Pisons* (le père, consul, plus souverain pontife, et ses deux fils, qui aimaient et cultivaient la poésie). C'est donc un simple lettre, et une conversation qui n'affecte nullement le ton ni les prétentions d'un traité didactique; c'est un discours noblement familier, dans lequel un homme d'un goût supérieur, d'un bon sens exquis, fait entendre des conseils utiles par la raison, expose les principes généraux de la composition littéraire des divers genres, et le style propre à chacun d'eux. Cette distinction, mise en vers par Yriarte, poète espagnol célèbre. Mais la traduction en vers la plus estimée est celle de M. Daru, publiée à Paris en 1798, 2 vol. in-8.

Le *Art poétique* d'HORACE. ESPRIT DE L'ART POÉTIQUE D'HORACE. Si l'on en excepte La Fontaine, c'est, sans contredit, Horace et Boileau qui ont fourni à la littérature le plus d'expressions consacrées, le plus de vers-proverbes. Ces vers sont cités à chaque instant; et parmi les divers ouvrages du poète latin et du satirique français, c'est surtout leur *Art poétique* qui est le filon d'où se tirent ces perles fines, ces diamants à facettes qui émaillent si richement notre belle langue française. Notre intention était tout d'abord de citer en entier dans cet ouvrage l'*Art poétique* latin et l'*Art poétique* français, et c'est presque avec regret que nous abandonnons cette idée; mais, et est Boileau qui nous le dit:

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire; nous allons donc choisir quelques fleurs au milieu de ces riches bouquet. Toutes les citations empruntées aux deux auteurs sont commentées dans cet ouvrage aux mots indiqués.

Ut turpiter atram Desinat in piscem, mulier formosa superba.
De manière que le haut de la figure représenterait une belle femme, et l'autre extrémité un poisson hideux. V. DESINAT IN PISCEM.

Risum tenentis...
Pourtiez-vous ne pas rire? V. RISUM...
Veli agri somnia...
Comme le délire d'un malade. V. TANQUAM...

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Les peintres et les poètes ont toujours joui du droit de tout oser. V. QUIDLIBET...
Parpuresse, late qui splendeat, unius, et alter Astutus amans.
On cond à son œuvre quelque lambeau de pourpre destiné à faire de l'effet. V. PURPUREUS ASSURTUS PANNUS.

Sed nunc non erat his locus...
Mais ce n'était pas ici le lieu. V. NON ERAT...
Discipulum specie recit.
Nous sommes récompensés par l'apparence du bien. V. DISCIPULUM...
In vitium ducit culpas fuga.
La crainte d'une faute nous jette dans un autre. V. IN VITIUM...
Infelix ipse summa, qui ponere totum Nescit.
Mauvais artiste en somme, parce qu'il ne comprendra jamais rien à l'ensemble. V. INFELIX...

tentions des riches, que les flatteurs égravaient en poètes; l'amour du lucre, qui avait toujours été la passion dominante et antipœtique du caractère romain, etc. En un mot, l'*Art poétique* d'Horace est un maître passage une satire... Les maximes d'Horace, parfois exagérées ou forcées par Boileau, n'ont rien d'absolu. Il fait appel à l'esprit et à un cœur autant les autres l'amour du vrai et du beau dont il a un si profond sentiment. Tout ce que nous venons de dire montre assez que l'idéal d'Horace ne répond plus exactement à l'idéal lyrique et au type dramatique que nous mêlons avec l'admirable langage de notre époque, d'une inspiration si originale, de Goethe, de Byron, de V. Hugo et d'A. de Musset. A l'époque raison épicurienne, au monde borné de la société antique, ont succédé une imagination et un sentiment qui ont ouvert à l'homme des espaces infinis. Cependant, il serait injuste de croire que l'œuvre d'Horace a perdu toute son autorité: les droits de la raison ne se prescrivent pas, surtout quand ils sont mêlés avec l'admirable langage du poète latin; il faudrait encore moins partager l'opinion de l'abbé Galiani et de Wieland, qui prétendent qu'Horace, bien éloigné de vouloir donner des leçons de poésie à nos jours, n'est que la main de faire des vers; et la raison que Wieland donne pour arriver à cette conclusion, c'est qu'Horace n'apporte aucun ordre dans ses idées et ne forme qu'un chaos incompréhensible. Quoi qu'il en soit, cette épître n'en sera pas moins pour la poésie ce que l'éternel de la raison et du goût.

Les traductions ou imitations du *Art poétique* d'Horace, en vers et en prose, sont innombrables; nous nous bornerons à en citer quelques-unes: *Art poétique*, avec notes étendues, par Scheele, Leipzig, 1806; *Art poétique*, par Streuber, Bâle, 1839; *Art poétique*, par Peleier, Paris, 1854; *Art poétique*, par M. de La Roche, Paris, 1788, volume tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, et qui n'a pas été mis dans le commerce; *Art poétique*, traduction en vers, par Cornet, Paris, 1823, in-8; *Art poétique*, par Bon Le Camus, 1841. Ces quatre traductions ont été réunies en un gros volume, et publiées par M. Gonod, à Clermont-Ferrand, en 1841. L'*Art poétique* en dialecte manuscrit, par M. Daru, Paris, 1815, par Beauclou, 1834, par Bon Le Camus, 1841. Ces quatre traductions ont été réunies en un gros volume, et publiées par M. Gonod, à Clermont-Ferrand, en 1841. L'*Art poétique* en dialecte manuscrit, par M. Daru, Paris, 1815, par Beauclou, 1834, par Bon Le Camus, 1841.

Non dedit impulus et sesquipedalia verba.
Il emploie des paroles ampoulées et des mots longs d'une toise. V. SESQUIPEDALIA...
Vos exemplaria græcæ Nocturna versate manu, versate diurna.
Lisez les modèles que nous ont laissés les Grecs; lisez-les le jour, lisez-les la nuit. V. NOCTURNA...
Nil scribens ipse, docbo.
Quid docent, quid non.
Sans rien écrire moi-même, j'enseignerai ce qui est bon, ce qui est mauvais. V. QUID DOCENT...
Gravis dedit ore rotunda Musa loqui.
La muse a donné aux Grecs le langage harmonieux, l'éloquence. V. ORR ROTUNDO...
Omne superacuum pleno de pectore manat.
Tout superflu est rejeté par l'estomac rassasié. V. OMNE SUPERACUUM...
Omne tult punctum qui miscuit illic dulci.
La perfection, c'est de réunir l'utile à l'agréable. V. OMNE TULT...
Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar macula.
Là où brillent un grand nombre de beautés, je n'irai pas en choquer de quelques taches. V. UBI PLURA NITENT...
Chorda semper obrerat eadem.
Il se trompe toujours à la même corde. V. CHORDA...
Quandoque bonus dormitat Homerus.
Quand le bon Homère sommeille. V. QUANDOQUE...
Ut pictura poësis.
La poésie est comme une peinture. V. UT PICTURA...
Hæc placuit semel: hæc decies repetita placuit.
Il y en a qui sont faits pour être vus une fois; d'autres sont redemandés dix fois et font toujours plaisir. V. HÆC REPETITA PLACUIT...
Tu nihil miraris dicæ faciesque Minerva.
Tu ne diras et tu ne feras rien en dépit de Minerve. V. INVITA MINERVA...
Nesci vos misa reveri.
Le mot prononcé ne revient plus. V. NESCIIT...
Ambitiosa recitat Ornamenta.
Il retranchera les ornements recherchés. V. AMBITIOSA...
Arte de trobar, l'Art d'inventer, ou la Gayer science, traité du marquis de Villena, auteur espagnol très-estimé de son temps (XV^e siècle).

Cui lecta poterit erri res, Nec facundia desert hanc, ne lucidus oxo.
Si vous possédez bien votre sujet, l'expression ni la clarté ne vous feront défaut. V. LUCIDUS ORO...
Si vult unum, Quem pensis arbitrariis, et justis et norma loquendi.
Si tel est le caprice de l'usage qui décide et qui règle les lois du langage. V. JUS ET NORMA...
Ut ridendibus arident, ita fletibus audent.
On est porté à rire avec ceux qui rient, à pleurer avec ceux qui pleurent. V. UT RIDENDIBUS...
Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi.
Si vous voulez que je pleure, commencez par pleurer vous-même. V. SI VIS...
Servetur ad unum Quis vos personages conservent jusqu'au bout le même caractère, et qu'un dénouement ils soient tels qu'au début. V. QUALIS AB INCERPTO.
Ne gemino bellum trojanum orditur ab ovo.
Pour raconter la guerre de Troie, il ne recommencera pas à l'œuf de Léda. V. AB OVO...
Semper ad eventum festinat.
Il se hâte toujours vers le dénouement. V. SEMPER...
In media res...
In plein sujet. V. IN MEDIA RES...
Cervus in vitium facti, monitoribus asper.
Il (le jeune homme) est de ciré pour le vice, mais rebelle aux conseils de la sagesse. V. MONITORIBUS ASPER...
Laudator temporis acti.
Faisant l'éloge du temps passé. V. LAUDATOR...
Quotiesque ostendit mihi sic, incredulus odi.
Tout ce que vous me montrez de pareil me trouve incroyable et me déplaît. V. QUOTIESQUE...
Nec deus interit, nisi dignus vindice nodus.
Si vous faites intervenir un dieu, que le drame soit digne qu'un dieu le dénoue. V. NEC DEUS...
Vos exemplaria græcæ Nocturna versate manu, versate diurna.
Lisez les modèles que nous ont laissés les Grecs; lisez-les le jour, lisez-les la nuit. V. NOCTURNA...
Nil scribens ipse, docbo.
Quid docent, quid non.
Sans rien écrire moi-même, j'enseignerai ce qui est bon, ce qui est mauvais. V. QUID DOCENT...
Gravis dedit ore rotunda Musa loqui.
La muse a donné aux Grecs le langage harmonieux, l'éloquence. V. ORR ROTUNDO...
Omne superacuum pleno de pectore manat.
Tout superflu est rejeté par l'estomac rassasié. V. OMNE SUPERACUUM...
Omne tult punctum qui miscuit illic dulci.
La perfection, c'est de réunir l'utile à l'agréable. V. OMNE TULT...
Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar macula.
Là où brillent un grand nombre de beautés, je n'irai pas en choquer de quelques taches. V. UBI PLURA NITENT...
Chorda semper obrerat eadem.
Il se trompe toujours à la même corde. V. CHORDA...
Quandoque bonus dormitat Homerus.
Quand le bon Homère sommeille. V. QUANDOQUE...
Ut pictura poësis.
La poésie est comme une peinture. V. UT PICTURA...
Hæc placuit semel: hæc decies repetita placuit.
Il y en a qui sont faits pour être vus une fois; d'autres sont redemandés dix fois et font toujours plaisir. V. HÆC REPETITA PLACUIT...
Tu nihil miraris dicæ faciesque Minerva.
Tu ne diras et tu ne feras rien en dépit de Minerve. V. INVITA MINERVA...
Nesci vos misa reveri.
Le mot prononcé ne revient plus. V. NESCIIT...
Ambitiosa recitat Ornamenta.
Il retranchera les ornements recherchés. V. AMBITIOSA...
Arte de trobar, l'Art d'inventer, ou la Gayer science, traité du marquis de Villena, auteur espagnol très-estimé de son temps (XV^e siècle).

de vue plus général et plus élevé, ont écrit des poétiques qui conviennent à tous les temps et à toutes les nations; Muzio, dans son œuvre, trace plus spécialement les règles de la poésie italienne. Mais les hommes instruits de tous les pays peuvent puiser à excès dans les préceptes dans ces ouvrages élevés, pleins d'observations fines, et écrit avec élégance et originalité.

Dans le premier livre, l'auteur réfute l'opinion de ceux qui rejettent l'étude des règles et des principes de l'art, sous prétexte que le génie poétique ne relève que de la nature. Il recommande avant tout l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome. Quant à sa langue elle-même, il la regarde comme étant libre, mais qu'elle ne doit pas être soumise à des règles nationales; Dante est trop hardi pour qu'il soit permis à la jeunesse d'en faire son premier maître; Pétrarque ne l'est peut-être pas assez; Boccace est plus poète en prose qu'en vers. Il attaque indirectement l'aristocratie, au genre duquel il fait plus d'une maligne allusion. Le second livre abonde en excellents préceptes sur l'art de tracer les caractères, et de donner à ses idées les plus simples, sur la convenance, sur la nécessité de se servir d'éviter la redondance et les superfluités. Presque en tout, Muzio donne la préférence à Virgile sur Homère; dans le premier, dit-il, Virgile a le véritable art du poète dans le second, jusqu'au point de relever quelques fautes dans les poètes anciens les plus parfaits. Les règles contenues dans le troisième livre sont presque exclusivement de la poésie italienne, la mesure des vers, les différentes formes poétiques, les figures et les artifices du style, les métaphores dont on doit enrichir. Il parle en termes originaux de l'art de demander à son génie ce qu'il a de plus noble de son temps ne fut autre que la poésie du siècle d'Auguste ressuscitée. Poète du XVI^e siècle, prêtre chrétien, il ne semble pas se douter de la chute de Jupiter et de l'Olympe antique, tant il invoque de bonne foi les deux *Indigites de Rome* et *Apollinaire de Troie*, tant il se persuade aisément que le pape Léon X est le *prêtre des dieux* et même leur *rejeton*. Au moins a-t-il écrit, ou plutôt dit, que Virgile n'est qu'un poète d'école, un traité d'éducation qui pourrait être utile, bien que tout ce qu'il contient de meilleur se trouve ailleurs, chez des écrivains plus originaux.

L'Art poétique de Vida a été l'objet de commentaires et de traductions estimées. Celle de Le Batteux, ou à la traduction en vers de Barreau (1808-1810), des notes estimées de P. Oudin, jésuite; une traduction anglaise par Pitt, et une plus récente, accompagnée de notes, par Hamson. Enfin, un article publié dans le *Journal de Modène* par Tiraboschi sur le manuscrit autographe de Vida, a montré le soin et le travail que cette œuvre avait coûtés à son auteur.

Cet ouvrage est d'un bon goût, l'auteur y a mis de fleurs. Cette opinion est celle de Le Batteux, qui a traduit en français l'*Art poétique* de Vida, et l'a joint aux poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre de *Quatre poétiques*. Scaliger n'a pas craint de placer l'ouvrage du poète italien au-dessus de l'*Art poétique* d'Horace. Toutefois, ces éloges nous paraissent entachés d'une grande exagération, et le jugement de M. Crouseux nous semble se rapprocher davantage de la vérité.

Art poétique français (L.). *Pour l'instruction des jeunes étudiants en prose peu avancés en la poésie française*, petit traité de Thomas Siblet, ouvrage rare et précieux, qui mériterait une réimpression. La première édition est de 1548, bien que Brunet n'indique que celle de 1575, et la dernière, datée de Lyon, est de 1576. Cet *Art poétique* est divisé en deux livres, le premier sur les principes généraux de la poésie française; le second, plus curieux, sur chaque genre de poésie en particulier. Après avoir parlé en peu de mots de l'origine et de l'excellence de la poésie, dit M. Weiss, il traite de l'invention et du style, et donne les règles de notre prosodie, et qui l'oblige à des discussions grammaticales, dont il sentait lui-même l'insuffisance, puisqu'il promettait une grammaire, laquelle, dit-il, s'il plaît à Dieu, je mettrai de bref en lumary. Il passe ensuite en revue les genres de poésie à la mode; l'épigramme, le plus petit et le premier œuvre de poésie; le sonnet, qui n'est, dit-il, autre chose que le parfait épigramme de l'Italien; le rondeau et ses différences, la ballade, le chant royal, l'épître et l'épigramme, l'épologue, la moralité, la farce, le coq-à-l'âne, l'enigme, le lai et le virelai. Puis il termine par des réflexions fort sensées sur la manière de traduire. Marot est le poète qui lui fournit le plus grand nombre de modèles. Il recommande également aux *naïssances du Pinde* la lecture des anciens et leur donne en outre d'excellents conseils généraux.

Art poétique (I.). *Art poétique*, poème en trois livres, de Girolamo Muzio, qui parut en 1551, vingt-quatre ans après celui de Vida. Cet ouvrage, peu connu en France, est de ceux qui font le plus d'honneur à la littérature didactique italienne. Vida s'était renfermé dans le domaine de la poésie latine; Horace et Boileau, embrassant l'art d'un point

de vue plus général et plus élevé, ont écrit des poétiques qui conviennent à tous les temps et à toutes les nations; Muzio, dans son œuvre, trace plus spécialement les règles de la poésie italienne. Mais les hommes instruits de tous les pays peuvent puiser à excès dans les préceptes dans ces ouvrages élevés, pleins d'observations fines, et écrit avec élégance et originalité.

Dans le premier livre, l'auteur réfute l'opinion de ceux qui rejettent l'étude des règles et des principes de l'art, sous prétexte que le génie poétique ne relève que de la nature. Il recommande avant tout l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome. Quant à sa langue elle-même, il la regarde comme étant libre, mais qu'elle ne doit pas être soumise à des règles nationales; Dante est trop hardi pour qu'il soit permis à la jeunesse d'en faire son premier maître; Pétrarque ne l'est peut-être pas assez; Boccace est plus poète en prose qu'en vers. Il attaque indirectement l'aristocratie, au genre duquel il fait plus d'une maligne allusion. Le second livre abonde en excellents préceptes sur l'art de tracer les caractères, et de donner à ses idées les plus simples, sur la convenance, sur la nécessité de se servir d'éviter la redondance et les superfluités. Presque en tout, Muzio donne la préférence à Virgile sur Homère; dans le premier, dit-il, Virgile a le véritable art du poète dans le second, jusqu'au point de relever quelques fautes dans les poètes anciens les plus parfaits. Les règles contenues dans le troisième livre sont presque exclusivement de la poésie italienne, la mesure des vers, les différentes formes poétiques, les figures et les artifices du style, les métaphores dont on doit enrichir. Il parle en termes originaux de l'art de demander à son génie ce qu'il a de plus noble de son temps ne fut autre que la poésie du siècle d'Auguste ressuscitée. Poète du XVI^e siècle, prêtre chrétien, il ne semble pas se douter de la chute de Jupiter et de l'Olympe antique, tant il invoque de bonne foi les deux *Indigites de Rome* et *Apollinaire de Troie*, tant il se persuade aisément que le pape Léon X est le *prêtre des dieux* et même leur *rejeton*. Au moins a-t-il écrit, ou plutôt dit, que Virgile n'est qu'un poète d'école, un traité d'éducation qui pourrait être utile, bien que tout ce qu'il contient de meilleur se trouve ailleurs, chez des écrivains plus originaux.

L'Art poétique de Vida a été l'objet de commentaires et de traductions estimées. Celle de Le Batteux, ou à la traduction en vers de Barreau (1808-1810), des notes estimées de P. Oudin, jésuite; une traduction anglaise par Pitt, et une plus récente, accompagnée de notes, par Hamson. Enfin, un article publié dans le *Journal de Modène* par Tiraboschi sur le manuscrit autographe de Vida, a montré le soin et le travail que cette œuvre avait coûtés à son auteur.

Cet ouvrage est d'un bon goût, l'auteur y a mis de fleurs. Cette opinion est celle de Le Batteux, qui a traduit en français l'*Art poétique* de Vida, et l'a joint aux poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre de *Quatre poétiques*. Scaliger n'a pas craint de placer l'ouvrage du poète italien au-dessus de l'*Art poétique* d'Horace. Toutefois, ces éloges nous paraissent entachés d'une grande exagération, et le jugement de M. Crouseux nous semble se rapprocher davantage de la vérité.

Art poétique, poème didactique de Boileau des Vers, qui parut pour la première fois en 1604, a été réimprimé en 1862, par M. A. Genty, chez Poulet-Malassis. L'*Art poétique* de Vaquelin serait plus connu aujourd'hui et mieux apprécié sans celui de Boileau, qui l'a fait passer dans le langage de son époque, et même la Calprenède. Vaquelin de la Fresnaye, écrivain instruit et laborieux, doué d'un goût sain et d'une verve tempérée, prit à tâche de suivre Horace pas pas son poète se divise en trois livres, où règnent le respect des auteurs classiques et la crainte des novateurs trop hardis :

Si quelques mots nouveaux tu veux mettre en usage, Monte toi chiche et aût à leur donner passage, dit-il quelque part. C'est une accusation victorieuse aux critiques qui l'ont accusé de *romanesque*. Vaquelin, précurseur de Malherbe, peut être placé parmi les restaurateurs de la langue française, et, dans son *Art poétique*, il prononce avec fermeté l'arrêt de mort de la Pléiade. Parmi les travaux érudits dont cette œuvre devient fort rare, a été l'objet, nous citerons ceux de MM. Rathery (de la Bibliothèque nationale), dans le *Monitor*; de M. Pichon, dans le *Bulletin de la bibliophile*, et enfin dans l'édition de M. A. Genty.

Art poétique, poème didactique de Boileau des Vers, qui parut pour la première fois en 1604, a été réimprimé en 1862, par M. A. Genty, chez Poulet-Malassis. L'*Art poétique* de Vaquelin serait plus connu aujourd'hui et mieux apprécié sans celui de Boileau, qui l'a fait passer dans le langage de son époque, et même la Calprenède. Vaquelin de la Fresnaye, écrivain instruit et laborieux, doué d'un goût sain et d'une verve tempérée, prit à tâche de suivre Horace pas pas son poète se divise en trois livres, où règnent le respect des auteurs classiques et la crainte des novateurs trop hardis :

de vue plus général et plus élevé, ont écrit des poétiques qui conviennent à tous les temps et à toutes les nations; Muzio, dans son œuvre, trace plus spécialement les règles de la poésie italienne. Mais les hommes instruits de tous les pays peuvent puiser à excès dans les préceptes dans ces ouvrages élevés, pleins d'observations fines, et écrit avec élégance et originalité.

Dans le premier livre, l'auteur réfute l'opinion de ceux qui rejettent l'étude des règles et des principes de l'art, sous prétexte que le génie poétique ne relève que de la nature. Il recommande avant tout l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome. Quant à sa langue elle-même, il la regarde comme étant libre, mais qu'elle ne doit pas être soumise à des règles nationales; Dante est trop hardi pour qu'il soit permis à la jeunesse d'en faire son premier maître; Pétrarque ne l'est peut-être pas assez; Boccace est plus poète en prose qu'en vers. Il attaque indirectement l'aristocratie, au genre duquel il fait plus d'une maligne allusion. Le second livre abonde en excellents préceptes sur l'art de tracer les caractères, et de donner à ses idées les plus simples, sur la convenance, sur la nécessité de se servir d'éviter la redondance et les superfluités. Presque en tout, Muzio donne la préférence à Virgile sur Homère; dans le premier, dit-il, Virgile a le véritable art du poète dans le second, jusqu'au point de relever quelques fautes dans les poètes anciens les plus parfaits. Les règles contenues dans le troisième livre sont presque exclusivement de la poésie italienne, la mesure des vers, les différentes formes poétiques, les figures et les artifices du style, les métaphores dont on doit enrichir. Il parle en termes originaux de l'art de demander à son génie ce qu'il a de plus noble de son temps ne fut autre que la poésie du siècle d'Auguste ressuscitée. Poète du XVI^e siècle, prêtre chrétien, il ne semble pas se douter de la chute de Jupiter et de l'Olympe antique, tant il invoque de bonne foi les deux *Indigites de Rome* et *Apollinaire de Troie*, tant il se persuade aisément que le pape Léon X est le *prêtre des dieux* et même leur *rejeton*. Au moins a-t-il écrit, ou plutôt dit, que Virgile n'est qu'un poète d'école, un traité d'éducation qui pourrait être utile, bien que tout ce qu'il contient de meilleur se trouve ailleurs, chez des écrivains plus originaux.

L'Art poétique de Vida a été l'objet de commentaires et de traductions estimées. Celle de Le Batteux, ou à la traduction en vers de Barreau (1808-1810), des notes estimées de P. Oudin, jésuite; une traduction anglaise par Pitt, et une plus récente, accompagnée de notes, par Hamson. Enfin, un article publié dans le *Journal de Modène* par Tiraboschi sur le manuscrit autographe de Vida, a montré le soin et le travail que cette œuvre avait coûtés à son auteur.

Cet ouvrage est d'un bon goût, l'auteur y a mis de fleurs. Cette opinion est celle de Le Batteux, qui a traduit en français l'*Art poétique* de Vida, et l'a joint aux poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau, sous le titre de *Quatre poétiques*. Scaliger n'a pas craint de placer l'ouvrage du poète italien au-dessus de l'*Art poétique* d'Horace. Toutefois, ces éloges nous paraissent entachés d'une grande exagération, et le jugement de M. Crouseux nous semble se rapprocher davantage de la vérité.

Art poétique, poème didactique de Boileau des Vers, qui parut pour la première fois en 1604, a été réimprimé en 1862, par M. A. Genty, chez Poulet-Malassis. L'*Art poétique* de Vaquelin serait plus connu aujourd'hui et mieux apprécié sans celui de Boileau, qui l'a fait passer dans le langage de son époque, et même la Calprenède. Vaquelin de la Fresnaye, écrivain instruit et laborieux, doué d'un goût sain et d'une verve tempérée, prit à tâche de suivre Horace pas pas son poète se divise en trois livres, où règnent le respect des auteurs classiques et la crainte des novateurs trop hardis :

Si quelques mots nouveaux tu veux mettre en usage, Monte toi chiche et aût à leur donner passage, dit-il quelque part. C'est une accusation victorieuse aux critiques qui l'ont accusé de *romanesque*. Vaquelin, précurseur de Malherbe, peut être placé parmi les restaurateurs de la langue française, et, dans son *Art poétique*, il prononce avec fermeté l'arrêt de mort de la Pléiade. Parmi les travaux érudits dont cette œuvre devient fort rare, a été l'objet, nous citerons ceux de MM. Rathery (de la Bibliothèque nationale), dans le *Monitor*; de M. Pichon, dans le *Bulletin de la bibliophile*, et enfin dans l'édition de M. A. Genty.

Art poétique, poème didactique de Boileau des Vers, qui parut pour la première fois en 1604, a été réimprimé en 1862, par M. A. Genty, chez Poulet-Malassis. L'*Art poétique* de Vaquelin serait plus connu aujourd'hui et mieux apprécié sans celui de Boileau, qui l'a fait passer dans le langage de son époque, et même la Calprenède. Vaquelin de la Fresnaye, écrivain instruit et laborieux, doué d'un goût sain et d'une verve tempérée, prit à tâche de suivre Horace pas pas son poète se divise en trois livres, où règnent le respect des auteurs classiques et la crainte des novateurs trop hardis :

de vue plus général et plus élevé, ont écrit des poétiques qui conviennent à tous les temps et à toutes les nations; Muzio, dans son œuvre, trace plus spécialement les règles de la poésie italienne. Mais les hommes instruits de tous les pays peuvent puiser à excès dans les préceptes dans ces ouvrages élevés, pleins d'observations fines, et écrit avec élégance et originalité.

Dans le premier livre, l'auteur réfute l'opinion de ceux qui rejettent l'étude des règles et des principes de l'art, sous prétexte que le génie poétique ne relève que de la nature. Il recommande avant tout l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome. Quant à sa langue elle-même, il la regarde comme étant libre, mais qu'elle ne doit pas être soumise à des règles nationales; Dante est trop hardi pour qu'il soit permis à la jeunesse d'en faire son premier maître; Pétrarque ne l'est peut-être pas assez; Boccace est plus poète en prose qu'en vers. Il attaque indirectement l'aristocratie, au genre duquel il fait plus d'une maligne allusion. Le second livre abonde en excellents préceptes sur l'art de tracer les caractères, et de donner à ses idées les plus simples, sur la convenance, sur la nécessité de se servir d'éviter la redondance et les superfluités. Presque en tout, Muzio donne la préférence à Virgile sur Homère; dans le premier, dit-il, Virgile a le véritable art du poète dans le second, jusqu'au point de relever quelques fautes dans les poètes anciens les plus parfaits. Les règles contenues dans le troisième livre sont presque exclusivement de la poésie italienne, la mesure des vers, les différentes formes poétiques, les figures et les artifices du style, les métaphores dont on doit enrichir. Il parle en termes originaux de l'art de demander à son génie ce qu'il a de plus noble de son temps ne fut autre que la poésie du siècle d'Auguste ressuscitée. Poète du XVI^e siècle, prêtre chrétien, il ne semble pas se douter de la chute de Jupiter et de l'Olympe antique, tant il invoque de bonne foi les deux *Indigites de Rome* et *Apollinaire de Troie*, tant il se persuade aisément que le pape Léon X est le *prêtre des dieux* et même leur *rejeton*. Au moins a-t-il écrit, ou plutôt dit, que Virgile n'est qu'un poète d'école, un traité d'éducation qui pourrait être utile, bien que tout ce qu'il contient de meilleur se trouve ailleurs, chez des écrivains plus originaux.

L'Art poétique de Vida a été l'objet de commentaires et de traductions estimées. Celle de Le Batteux, ou à la traduction en vers de Barreau (1808-1810), des notes estimées de P. Oudin, jésuite; une traduction anglaise par Pitt, et une plus récente, accompagnée de notes, par Hamson. Enfin, un article publié dans le *Journal de Modène* par Tiraboschi sur le manuscrit autographe de Vida, a montré le soin et le travail que cette œuvre avait coûtés à son auteur.